

Inventions utiles

Projet d'une bombe postale

En vue de favoriser la communication dans les limites des quatre continents, on vient d'inventer, il ya quelques jours, un télégraphe électrique; un télégraphe qui, avec la rapidité de la pensée, je veux dire en un temps plus court que ne peut l'évaluer n'importe quel instrument chronométrique, transmet des nouvelles au moyen de l'électrophore et du fil métallique; de sorte que si quelqu'un - à condition toutefois qu'on trouve le moyen de le réaliser - voulait demander à un ami habitant aux antipodes: Comment vas-tu?, l'autre, en un tournemain, un peu comme s'il était dans la même pièce, pourrait répondre: Très bien. Même si nous sommes prêts à décerner la palme du mérite à l'inventeur de ce service postal dont les chevaux ont à proprement parler les ailes de l'éclair, ce mode d'écriture à distance a tout de même l'inconvénient de n'être valable que pour l'envoi de messages très courts et laconiques, ce qui est de peu d'intérêt pour le négociant, et de ne pas permettre l'envoi de lettres, de comptes rendus, d'échantillons et de paquets. Aussi proposons-nous, pour palier cet inconvénient, et en vue d'accélérer et de multiplier les communications commerciales, tout au moins à l'intérieur des frontières du monde cultivé, *une bombe* ou *un obus postal*; un service disposant de bases d'artillerie judicieusement réparties sans jamais être espacées de plus d'une portée du tir, toutes équipées de mortiers et d'obusiers, lancerait des obus creux remplis non pas de poudre mais de lettres et de paquets dont on pourrait, sans aucune difficulté, suivre des yeux la trajectoire et retrouver le point d'impact, pour autant qu'ils ne tombent pas sur un sol marécageux; c'est ainsi que l'obus, ouvert à chaque station, vidé des lettres destinées aux localités respectives, chargé d'autres lettres, fermé à nouveau et placé dans un mortier, pourrait être ensuite envoyé jusqu'à la prochaine station. Nous réservons pour un chapitre plus détaillé et exhaustif la présentation de l'ensemble ainsi que la description précise des installations et des coûts. Étant donné que l'on pourrait de cette façon, comme le prouve un bref calcul mathématique, en l'espace d'une demi-journée et à moindre frais, procéder à un échange de courrier entre Berlin, Stettin ou Breslau et, partant, comparé avec notre poste à cheval, aller dix fois plus vite ou faire comme si une baguette magique avait ramené toutes ces villes dix fois plus près de Berlin: nous croyons donc bien être à l'origine d'une invention de la plus grande et de la plus décisive importance, autant pour les personnes privées que pour le commerce, propre à porter la communication au sommet de la perfection.

Berlin, le 10 octobre 1810.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Petits écrits. Essais, Chroniques, anecdotes et poèmes. (Œuvres complètes (tome 1)) Traduction et notes de Pierre Deshusses. Poèmes traduits par Jean-Yves Masson et Pierre Deshusses. Préface de Georges-Arthur Goldschmidt. Éditions Gallimard, 1999.)

La Paix suprême (1792 ou 1793)

Lorsque, sur le char grondant de la guerre,
Les hommes s'arment à l'appel de la Discorde,
Des hommes qui ont des cœurs dans leurs poitrines,
Des cœurs créés par le Dieu de l'Amour:

Je me dis qu'ils ne peuvent pourtant rien me ravir,
Ni la paix qui d'elle-même s'affirme,
Ni l'innocence, ni la foi en Dieu
Qui s'oppose à la haine autant qu'à l'effroi.

Ni s'opposer à ce que l'ombre obscure de l'érable,
Me soit un réconfort parmi les blés,
Ni troubler le chant du rossignol
Qui ravit le silence de mon cœur.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Petits écrits. Essais, Chroniques, anecdotes et poèmes. (Œuvres complètes (tome 1)) Traduction et notes de Pierre Deshusses. Poèmes traduits par Jean-Yves Masson et Pierre Deshusses. Préface de Georges-Arthur Goldschmidt. Éditions Gallimard, 1999.)

La Marquise d`O...

Dans la ville de M..., importante cité de la Haute-Italie, une dame de la meilleure réputation, la marquise d'O..., veuve et mère de plusieurs enfants d'éducation soignée, fit publier par les gazettes qu'elle se trouvait, sans savoir comment, en état de grossesse; que le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde devait se faire connaître, et qu'elle était décidée, pour des considérations de famille, à l'épouser.

La dame qui s'offrait aussi assurément à la risée du monde par cette singulière provocation, pressée par la fatalité des circonstances, était la fille du seigneur de G..., commandant de place à la citadelle de M... Depuis trois ans environ, elle avait perdu son mari, le marquis d'O..., lors d'un voyage qu'il faisait à Paris pour affaires de famille, et lui restait attachée par le plus fidèle et le plus profond des liens. Après sa mort, répondant au souhait de sa mère, la digne Mme de G..., elle avait quitté la maison de campagne qu'ils avaient habitée jusque-là, non loin de V..., pour venir habiter chez son père, avec ses deux enfants, dans la

demeure du commandant de la citadelle. Et c'était là, menant l'existence la plus retirée qui soit, qu'elle avait passé les récentes années, en se consacrant à ses parents, à l'éducation de ses enfants, aux beaux-arts et à la lecture, jusqu'aux jours où la guerre de... avait soudain répandu sur la région environnante des troupes de presque toutes les puissances, y compris celles des Russes. Le colonel de G..., qui avait l'ordre de tenir la place, pressa donc sa femme et sa fille de se retirer sur leurs terres des environs de V..., que ce fût chez sa fille ou encore chez son fils, qui avait là aussi un domaine. Mais avant même que la décision des deux femmes eût été arrêtée, et tandis qu'elles pesaient encore le pour et le contre entre les dangers auxquels elles seraient exposées dans la citadelle ou les horreurs possibles de la guerre en terrain découvert, voilà que déjà, la forteresse subissait l'assaut des troupes russes, qui la sommèrent de se rendre. Le colonel précisa aux dames de sa famille qu'il se conduirait désormais comme si elles n'existaient pas et répondit à la sommation par des balles et des obus. L'ennemi, de son côté, pilonna la citadelle. Il mit le feu aux magasins, enleva un ouvrage avancé, et comme le commandant de la place hésitait à se rendre après une seconde sommation, il ordonna une attaque de nuit et prit d'assaut la forteresse.

Au moment où, sous un feu nourri de l'artillerie, les troupes russes se précipitaient à l'intérieur de la citadelle, l'aile gauche de la demeure du commandant commença à brûler, mettant ces dames dans l'obligation de l'abandonner. La colonelle, en se précipitant derrière sa fille qui dévalait les marches de l'escalier avec ses enfants, leur cria qu'ils devaient tous rester ensemble et courir se réfugier sous les voûtes de la cave; mais un obus, venant au même instant exploser à l'intérieur de la maison, mit le comble à leur affolement. La marquise déboucha, avec ses deux enfants, sur l'esplanade du château où les coups de feu, alors au plein de la bataille, illuminaient la nuit de leurs éclairs; complètement éperdue et ne sachant, où se diriger, elle dut à nouveau se précipiter dans le bâtiment qui brûlait. Là, malheureusement, comme elle voulait s'échapper par la porte de derrière, elle se trouva nez à nez avec un détachement de tirailleurs ennemis, que sa soudaine apparition arrêta net dans leur action; remettant l'arme à l'épaule, la petite troupe se saisit d'elle et l'entraîna, non sans gestes abominables. Ce fut en vain que la marquise, tirée à hue et à dia par la meute immonde qui se la disputait, appela au secours ses femmes qui refluaient par la porte. Les hommes la traînèrent jusque dans la cour intérieure du château, et elle était sur le point de

succomber aux plus odieux outrages quand survint un officier russe, attiré là par les hauts cris de la dame, qui dispersa furieusement ces chiens acharnés sur la proie de leur lubricité. Ce fut, pour la marquise, comme s'il était un ange du ciel. Il frappa encore du pommeau de son épée, en pleine face, la dernière de ces brutes qui étreignait toujours le corps délicat, et qui retomba en arrière crachant le sang à pleine bouche. Puis s'adressant à elle courtoisement en français, il offrit son bras à cette dame que ces scènes avaient laissée sans voix, et il la conduisit dans l'autre aile du palais, celle que les flammes n'avaient pas encore atteinte, où tout aussitôt elle tomba complètement évanouie. Et là, quelques instants plus tard, dès que réapparurent, affolées et terrifiées, les femmes attachées à son service, il fit en sorte qu'on appelât un médecin et il les assura, tout en recoiffant son chapeau, qu'elle reviendrait bientôt à elle; puis il repartit au combat.
[...]

(Quelle: Heinrich von Kleist. La Marquise d'O... et autres nouvelles. Textes français et présentation par Armel Guerne. Édition Phébus, 1991.)

L'Enfant trouvé

Antonio Piachi, riche marchand de biens à Rome, avait à faire de longs voyages, de temps à autre, pour ses affaires. Il laissait alors presque toujours à la maison sa jeune femme Elvire, la confiant à la garde de ses parents. L'un de ces voyages devait le mener à Raguse avec son fils Paolo, un garçon de onze ans qu'il avait eu de sa première femme; mais voilà que là-bas la peste ou quelque autre maladie de ce genre, à la grande terreur des habitants, venait de commencer à se répandre sur la ville et ses environs. Piachi, n'en ayant entendu parler qu'au cours de son voyage, s'arrêta dans les faubourgs pour s'informer sur la nature de cette épidémie; mais lorsqu'il apprit que le mal s'aggravait de jour en jour et qu'on envisageait déjà de fermer les portes de la ville, faisant alors passer le souci de son fils avant ses intérêts d'affaires, il prit des chevaux et s'en retourna sur l'heure.

Hors des murs, dans la campagne, voyant près de sa voiture un jeune garçon qui tendait vers lui des mains implorantes et qui semblait être dans tous ses états, il fit arrêter. A sa question lui demandant ce qu'il voulait, l'enfant répondit avec candeur qu'il était contaminé, et poursuivi par les gens de police qui voulaient le conduire à l'hôpital où déjà son père et sa mère étaient morts; il le suppliait, au nom de tous les

saints, de l'emmener avec lui dans sa voiture et de ne pas le laisser mourir dans la ville. L'enfant, tout en parlant, avait pris la main du « monsieur » et il la serrait, l'embrassait, l'inondait de ses larmes. Piachi avait voulu, dans un premier mouvement de terreur, chasser loin de lui ce gamin; mais en le voyant perdre ses couleurs juste à cet instant et tomber en faiblesse sur le sol, le brave homme se laissa emporter par la pitié: il descendit avec son fils, installa le gamin dans la voiture et repartit en l'emmenant, bien qu'il n'eût pas la moindre idée de ce qu'il en ferait par la suite.

Au premier relais, il était encore en train de débattre avec les gens de l'auberge des conditions et de la manière dont il se débarrasserait du gamin quand il fut arrêté, par ordre de la police qui avait déjà eu vent de la chose, et ramené sous bonne garde à Raguse avec son fils et Nicolò - car tel était le nom du petit malade. Toutes les représentations de Piachi, protestant contre la cruauté de cette mesure, restèrent sans effet. Arrivés à Raguse, ils furent tous trois escortés par un policier et amenés aussitôt à l'hôpital, où il est vrai que Piachi lui-même demeura en bonne santé tandis que Nicolò, le jeune garçon, se guérissait, mais où Paolo, son fils âgé de onze ans, contracta la maladie et fut emporté en trois jours.
[...]

(Quelle: Heinrich von Kleist. La Marquise d'O... et autres nouvelles. Textes français et présentation par Armel Guerne. Édition Phébus, 1991.)

Sur le théâtre de marionnettes

[...]
Je lui racontai qu'il y a trois ans j'étais aux bains avec un jeune homme dont toute la personne était alors empreinte d'une grâce merveilleuse. Il devait être dans sa seizième année, et c'est à peine si l'on discernait chez lui les premiers signes de la vanité engendrée par la faveur des femmes. Il se trouvait que nous avions vu, quelques jours auparavant, à Paris, cet éphèbe retirant une épine de son pied; le moulage de cette statue est très connu et se trouve dans la plupart des collections allemandes. Un regard jeté dans un grand miroir au moment précis où, pour l'essuyer, il mettait le pied sur le tabouret, le lui rappela; il sourit et me fit part de sa découverte. À vrai dire la ressemblance m'avait aussi frappé au même instant; mais comme pour tester la sûreté de la grâce qui l'habitait ou peut-être corriger un peu sa vanité, je me mis à rire et lui dis qu'il avait des visions! - il rougit et leva le pied une deuxième fois pour me faire voir; mais, comme il était facile de le prévoir, la tentative échoua. Décontenancé, il leva le pied une troisième puis une quatrième fois, et

ainsi peut-être dix fois de suite: en vain! Il était incapable de refaire ce mouvement - que dis-je? les mouvements qu'il exécutait avaient quelque chose de si comique que j'avais du mal à me retenir de rire.

À partir de ce jour, pour ainsi dire de cet instant, un changement inexplicable se produisit chez ce jeune homme. Il se mit à passer des journées entières devant un miroir et, l'un après l'autre, tous ses charmes l'abandonnèrent. Une force invisible et incompréhensible semblait avoir bloqué le libre jeu de ses mouvements, tel un filet de fer, et au bout d'un an il n'y avait plus chez lui aucune trace de ce charme qui avait enchanté les regards de son entourage. Il existe encore un témoin de cet incident aussi étrange que malheureux, et il pourrait vous le confirmer, mot pour mot, tel que je viens de le raconter. –
[...]

(Quelle: Heinrich von Kleist. Petits écrits. Essais, Chroniques, anecdotes et poèmes. (Œuvres complètes (tome 1)) Traduction et notes de Pierre Deshusses. Poèmes traduits par Jean-Yves Masson et Pierre Deshusses. Préface de Georges-Arthur Goldschmidt. Éditions Gallimard, 1999.)

Michael Kohlhaas

Au bord de la Havel, vers le milieu du XVI^e siècle, demeurait un marchand de chevaux appelé Michael Kohlhaas; fils d'un maître d'école, il fut l'un des hommes les plus justes de son époque, et en même temps l'un des plus terribles. Jusqu'à la trentième année de son âge, on aurait pu prendre cet homme extraordinaire comme modèle du bon citoyen. Il possédait, dans un village qui lui doit encore son nom, un domaine agricole où il vivait tranquillement de commerce, élevant dans la crainte de Dieu les enfants que sa femme lui avait donnés, en leur inculquant le goût du travail et la loyauté. Parmi ses voisins, il ne s'en trouvait pas un qui n'eût à se féliciter de son honnêteté bienveillante et de sa droiture; bref, si cet homme n'avait pas abusé d'une vertu, le monde n'aurait pu que bénir sa mémoire. Mais son sentiment de la justice devait faire de lui un brigand et un meurtrier.
[...]

(Quelle: Heinrich von Kleist. Michael Kohlhaas et autres nouvelles. Textes français par Armel Guerne et Robert Scrick. Édition Phébus, 1991.)

Penthésilée

PENTHÉSILÉE (*aux porteuses*). Arrêtez! Que portez-vous là? Je veux le savoir. Arrêtez!

(Elle écarte les rangs des Amazones et s'avance devant la cadavre.)

PROTHOÉ. Ma Reine... Ne le demande pas.

PENTHÉSILÉE. Est-ce... lui? Dites. Est-ce lui?

UNE PORTEUSE *(pendant qu'elles posent le cadavre à terre)*.
Qui donc?

PENTHÉSILÉE. Non! ce n'est pas impossible! je le vois maintenant... Oui, une hirondelle, je sais la blesser à l'aile, de façon qu'elle guérisse, et je sais me servir de mes flèches pour effrayer un cerf et le forcer dans un enclos. Mais la science de l'archer est traîtresse, et quand il s'agit du coup dont tout va dépendre, ce sont des Dieux mauvais qui guident la main... L'ai-je blessé trop grièvement? Dites: est-ce lui?

PROTHOÉ. Par tous nos dieux je t'en supplie: ne le demande pas.

PENTHÉSILÉE. Alors, écartez-vous. Car quand ses blessures seraient plus béantes que la gueule des Enfers, je voudrais le voir encore.

(Elle soulève le drap.)

O monstres! ... qui de vous a fait cela?

PROTHOÉ. Tu le demandes?

PENTHÉSILÉE. O Artémis! ô déesse! C'en est fait de ton enfant!

PROTHOÉ. Hélas! pourquoi ne m'as-tu pas écoutée?
Que n'es-tu restée aveugle - à jamais! à jamais! - à jamais perdue dans la nuit de ta raison, plutôt que d'avoir vu cette lumière cruelle!
Mon aimée - écoute!

LA GRANDE PRÊTRESSE. Reine!

MÉROÉ. Dix mille cœurs saignent avec le tien.

LA GRANDE PRÊTRESSE. Relève-toi.

PENTHÉSILÉE *(se redressant à demi)*. Ah! ces roses sanglantes! Ah! cette couronne de blessures à son front! Ah! ces boutons qui se fanent déjà, - tout pleins de l'odeur froide de la tombe - qui promettent aux vers une fête!

PROTHOÉ (*tendrement*). Et pourtant, c'est l'amour qui l'a couronné.

MÉROÉ. Mais avec trop d'ardeur.

PROTHOÉ. Et moins de roses que d'épines, dans sa hâte, pour que la couronne soit éternelle.

LA GRANDE PRÊTESSE. Ne reste pas ici!

PENTHÉSILÉE. Non! je veux savoir qui a été ma rivale sacrilège. Je ne demande pas qui a abattu ce corps tout plein de vie. Qu'elle s'en aille, celle-là - qu'elle s'en aille de mon chemin - elle est libre comme l'air! Qui m'a tué mon mort? voilà ce que je demande, et ici réponds-moi, Prothoé.

PROTHOÉ. Maîtresse, que veux-tu dire?

PENTHÉSILÉE. Comprends-moi bien. Je ne veux pas savoir qui a volé à cette poitrine l'étincelle de Prométhée. Je ne le veux pas parce que je ne le veux pas, et que c'est mon caprice. Qu'elle soit pardonnée! et qu'elle s'en aille! Mais l'autre - celle qui pour ce vol a lâchement dédaigné la porte ouverte - celle qui, pour entrer dans le temple, a brisé sa paroi de neige - celle qui a souillé jusque-là cette image divine que la vie et la pestilence ne se la disputent même plus, l'a salie jusque-là que la pitié se glace, et que l'amour, l'amour sans bornes, comme une courtisane l'abandonne au seuil de la mort et se détourne - celle-là je me vengerai d'elle! Parle.

PROTHOÉ (*à la Grande Prêtresse*). Que répondre à la folie?

PENTHÉSILÉE. Hé bien! va-t-on me dire?...

MÉROÉ. Ma Reine - si c'est un allègement à ta peine - nous voici toutes; prends qui tu voudras.

PENTHÉSILÉE. Mais oui! bien sûr! - elles vont dire que c'est moi!

LA GRANDE PRÊTESSE. Et qui d'autre que toi? malheureuse!

PENTHÉSILÉE. Princesse de l'enfer en robe de lumière, tu m'accuses?

LA GRANDE PRÊTESSE. Que Diane ma déesse, que

l'armée entière en témoigne. Oui! c'est ta flèche qui l'a abattu. Et plutôt aux Dieux que ce fût ta flèche seule... Tu t'es jetée sur lui avec tes chiens, et tu as planté... Non - plus rien. Ne me demande pas. Partons.

PENTHÉSILÉE. Non! Pas avant que je l'aie entendu de la bouche de ma Prothoé!

PROTHOÉ. Reine! - ne m'interroge pas.

PENTHÉSILÉE. Quoi? ... Moi? Avec mes chiens?... De ces deux mains là... de cette bouche toute gonflée d'amour? Quoi? ces mains, cette bouche, faites pour le servir tout autrement - elles l'auraient... la bouche d'abord - puis les mains... les mains maintenant - puis la bouche? ...

(Silence.)

LA GRANDE PRÊTESSE. Tu me forces à le redire. Malheur à toi!

PENTHÉSILÉE. Hé bien, non! vous ne pourrez pas me le faire croire. Et quand même les éclairs l'écriraient sur la nuit - quand même le tonnerre me le hurlerait aux oreilles, je répondrais encore au tonnerre et aux éclairs: Vous mentez!

MÉROÉ. Laissons-lui cette foi qui résisterait à des montagnes. Nous ne l'ébranlerons pas.

PENTHÉSILÉE. Mais comment comprendre qu'il ne se soit pas défendu?

LA GRANDE PRÊTESSE. Il t'aimait, malheureuse! Il n'allait au combat - il ne t'avait provoquée que pour devenir ton prisonnier. Il venait à toi, la paix dans le cœur - il était prêt à te suivre au temple de Diane. Et toi...

PENTHÉSILÉE. Oui... oui...

LA GRANDE PRÊTESSE. Tu l'as frappé...

PENTHÉSILÉE. Déchiré?

PROTHOÉ. Reine!

PENTHÉSILÉE. Non? ce n'était pas cela?

MÉROÉ. Monstre!

PENTHÉSILÉE. Il est mort de mes baisers?

PREMIÈRE PRÊTESSE. Dieux!

PENTHÉSILÉE. Non? - pas mes baisers? - je l'ai déchiré - réellement? Dites.

LA GRANDE PRÊTESSE. Malheur! Malheur à toi! entends-tu. Et que l'éternelle Nuit t'ensevelisse!

PENTHÉSILÉE. Eh bien! c'était une erreur. Désirer... déchirer... cela rime. Qui aime d'amour songe à l'un - et fait l'autre.

PROTHOÉ (*la prenant ci pleins bras*). Va-t'en!

PENTHÉSILÉE. Laisse! Laisse! (*Elle se libère et s'agenouille devant le corps d'Achille:*) O Toi, mon Aimé - tu m'as pardonné, n'est-ce pas? Diane! c'est vrai que je me suis bien méprise! C'est cette bouche trop ardente qui a parlé à ma place, vois-tu - je n'en ai pas été maîtresse. Mais maintenant, je vais te dire cela seulement que je voulais te dire: c'était ceci - mon aimé - et rien de plus.

(*Elle l'embrasse.*)

LA GRANDE PRÊTESSE. Emmenez-la d'ici!

PENTHÉSILÉE. Il y a tant de femmes pour se pendre au cou de leur ami, et pour lui dire: je t'aime si fort - oh! si fort! que je te mangerais. Et à peine ont-elles dit le mot, les folles, qu'elles y songent, et se sentent déjà dégoûtées. Moi, je n'ai pas fait ainsi, bien-aimé! Quand je me suis pendue à ton cou, c'était pour tenir ma promesse - oui - mot pour mot. Et tu vois - je n'étais pas aussi folle qu'il a semblé.

LA GRANDE PRÊTESSE. Prenez-la. Emmenez-la!

PROTHOÉ. Viens, ma Reine.

PENTHÉSILÉE (*se laissant soulever*). Oui - oui voilà...

LA GRANDE PRÊTESSE. Tu nous suis donc?

PENTHÉSILÉE. Vous? Non... Allez à Thémiscyre, et soyez-y heureuses - si vous le pouvez ... Prothoé

- avant toutes les autres... Mais, toutes, soyez heureuses... Ah! encore un mot - en confiance - un mot que personne ne doit entendre: la cendre de Tanaïs, il faut la jeter aux vents.

PROTHOÉ. Et toi, ma sœur aimée?

PENTHÉSILÉE. Moi?

PROTHOÉ. Oui.

PENTHÉSILÉE. Je vais te dire, Prothoé - je ne suis plus la loi des Amazones. Je vais avec celui qui est là.

PROTHOÉ. Comment, ma Reine?

LA GRANDE PRÊTRESSE. Tu veux dire?...

PENTHÉSILÉE. Mais bien sûr.

PROTHOÉ. Chérie! Laisse-moi te dire un mot encore.
(Elle cherche à lui enlever son poignard.)

PENTHÉSILÉE. Quoi donc?... Que fais-tu?... Que cherches-tu à ma ceinture? Ah! oui... Attends ... comment n'ai-je pas compris plus tôt?... Tiens, le voilà. *(Elle tend son poignard à Prothoé.)* Veux-tu aussi mes flèches? *(Elle décroche son carquois de l'épaule.)* Tiens, regarde, je le renverse tout entier... Pourtant, oui... d'un côté, ce serait charmant... *(Elle ramasse quelques-unes des flèches.)* N'était-ce pas celle-ci?... ou celle-là plutôt?... Oui, celle-là. Bien sûr... Et puis, n'importe! Tiens - prends-les. Prends toutes mes flèches - je te les donne. *(Elle les tend à Prothoé.)*

PROTHOÉ. Donne.

PENTHÉSILÉE. Car maintenant je descends en mon cœur comme dans le fond d'une mine - et j'en retire - aussi froide que le métal - la pensée qui va m'anéantir. Ce métal, je le purifie au feu de la détresse - j'en fais un dur acier - je le trempe de part en part dans le venin du remords - je le porte sur l'enclume infrangible de l'espérance - et je l'affile et je l'effile en poignard - et à ce poignard enfin je tends ma poitrine. Là! - là! - là! - là! - Et encore! Et c'est bien.
(Elle s'écroule.)

PROTHOÉ (*la soutenant*). Elle meurt!

MÉROÉ. Elle a dit vrai. Elle l'a suivi.

PROTHOÉ. Elle a choisi le meilleur. Car pour elle,
il n'y avait plus de place ici-bas.
(*Elle l'étend sur le sol.*)

LA GRANDE PRÊTESSE. O Dieux! qu'elle est fragile,
votre créature! Avec quel orgueil, celle qui gît
là brisée – il y si peu de temps – sur la plus
haute crête de la vie se berçait de son grand
murmure!

(Quelle: Kleist. Penthesilée. Traduction de Julien Gracq. Librairie José Corti, 1954.)

Tout dernier plan d'éducation

[...] Très cher public,

La physique expérimentale enseigne, dans le chapitre consacré aux propriétés des corps électriques, que si l'on approche de ces corps ou, pour reprendre la terminologie de l'art, si l'on place dans leur sphère un corps non électrique (neutre), ce dernier devient alors brusquement électrique à son tour et se charge même d'électricité contraire. Tout se passe comme si la nature avait horreur de ce qui, par un enchaînement de circonstances, a pris une valeur prépondérante dénuée de toute forme; et entre deux corps mis en contact, il semble s'instituer une tendance visant à rétablir l'équilibre originel qui a été rompu. Si le corps électrique est positif: tout ce qu'il peut y avoir d'électricité naturelle dans le corps non électrique se réfugie dans l'espace le plus extérieur et le plus éloigné de celui-ci et forme, dans les parties qui sont les plus proches du premier, une sorte de vide qui révèle une propension à accueillir l'excédent d'électricité dont souffre l'autre, pour ainsi dire; et si le corps électrique est négatif, l'électricité naturelle s'amasse dans le corps non électrique, plus exactement dans les parties qui sont les plus proches du corps électrique, n'attendant que le moment de combler à l'inverse le manque d'électricité dont souffre le premier. Si l'on place le corps non électrique dans le champ du corps électrique, il se produit une étincelle par passage de ce corps-ci vers celui-là ou de celui-là vers celui-ci: l'équilibre est rétabli et les deux corps ont une charge électrique parfaitement identique.

Cette loi très étrange se retrouve aussi, d'une manière qui, à notre connaissance, n'a encore guère été prise en considération, dans l'univers moral; en sorte qu'un individu dont l'état est indifférent non seulement cesse instantanément de l'être, dès

qu'il entre en contact avec un autre individu dont les caractéristiques sont, et peu importe de quelle façon, bien définies, mais tout son être se voit même complètement transmuté dans le pôle opposé, si je peux m'exprimer ainsi; il prend le signe + si l'autre est du signe -, et le signe - si l'autre est du signe +.
[...]

Ou bien une femme est convenue d'un rendez-vous avec son amant. Le mari a l'habitude d'aller le soir dans un estaminet pour jouer au tric-trac; mais pour être bien certaine de pouvoir partir en toute sécurité, elle lui dit en l'enlaçant: Mon cher mari! J'ai fait réchauffer l'épaule d'agneau de ce midi. Je n'attends personne, nous serons seuls, passons cette soirée ensemble, dans une joyeuse et confiante intimité. En fait, le mari, après avoir perdu la veille beaucoup d'argent dans l'estaminet, avait dans l'idée de rester aujourd'hui chez lui pour ne pas grever davantage sa bourse; mais voilà qu'il se rend soudain compte de l'abominable ennui que lui promet un tête-à-tête avec sa femme, chez lui. Il dit: Ma chère femme! J'ai promis une revanche au tric-trac à un homme contre qui j'ai gagné hier. Laisse-moi aller à l'estaminet, ne serait-ce qu'une heure; demain je te promets de faire comme tu l'entendras.
[...]

Celui qui aura bien compris cette loi ne s'étonnera plus d'un phénomène qui tracasse tant les philosophes: phénomène selon lequel les grands hommes sont presque toujours issus de milieux obscurs et modestes et ont ensuite des enfants ternes et médiocres à tous égards. Et l'on peut effectivement vérifier chaque jour par l'expérience l'effet ainsi produit par l'atmosphère morale. Que l'on réunisse dans une même pièce tout ce qu'une ville compte de philosophes, de beaux esprits, de poètes et d'artistes: certains deviendront alors brusquement bêtes; nous en appelons, sans crainte d'être contredit, à l'expérience de tous ceux qui ont fréquenté une fois l'un de ces cercles où l'on prend le thé ou du punch.
[...]

Considérant donc:

1) que jusqu'à présent toutes les écoles de morale n'étaient fondées que sur l'instinct d'imitation et qu'au lieu de développer le bon principe de manière originale dans le cœur humain elles n'ont cherché à œuvrer qu'en présentant de prétendus bons exemples;

2) que ces écoles, comme le prouve l'expérience, n'ont rien produit de vraiment significatif ou remarquable pour le progrès de l'humanité; mais que

3) le bien qu'elles ont engendré semble uniquement provenir du fait qu'elles étaient mauvaises, et qu'en dépit des

termes du contrat s'y mêlaient aussi parfois quelques mauvais exemples;
considérant donc tous ces faits, nous songeons à instituer ce que l'on pourrait appeler une *école du vice* ou plutôt une *anti-école*, une école de *la vertu par le vice*.

En conséquence, pour tous les vices antinomiques seront engagés des professeurs qui, à des heures précises de la journée, dispenseront avec ordre et méthode des cours dans les matières suivantes: blasphème et bigoterie, rébellion, avilissement et servilité, avarice et poltronnerie, témérité et prodigalité.

Ces professeurs chercheront à agir non seulement par des exhortations mais aussi par l'exemple, l'action vivante, le contact et le commerce directs et pratiques avec les autres.

Pour l'égoïsme, la platitude, le dénigrement de tout ce qui est grand et sublime, ainsi que pour d'autres non-vertus que l'on peut apprendre en société ou dans la rue, il ne sera pas nécessaire d'engager des professeurs.

Pour tout ce qui est malpropreté et désordre, esprit de chicane, querelle et calomnie, c'est ma femme qui assurera les cours.

Quant à la débauche, le jeu, l'ivrognerie, la paresse et la goinfrerie, je me les réserve.
Le prix très modique sera de trois cents thalers.
[...]

Rechtenfleck en Holstein
le 15 oct. 1810

C.J. Levanus,
Principal adjoint.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Petits écrits. Essais, Chroniques, anecdotes et poèmes. (Œuvres complètes (tome 1)) Traduction et notes de Pierre Deshusses. Poèmes traduits par Jean-Yves Masson et Pierre Deshusses. Préface de Georges-Arthur Goldschmidt. Éditions Gallimard, 1999.)

Anecdote [deux boxeurs anglais]

Deux célèbres boxeurs anglais, l'un originaire de Portsmouth et l'autre de Plymouth qui, depuis des années, avaient entendu parler l'un de l'autre sans s'être jamais rencontrés, décidèrent, un jour où ils étaient tous les deux à Londres, de se produire en public pour voir qui des deux l'emporterait sur l'autre. Ils se retrouvèrent bientôt face à face dans le jardin d'un estaminet, sous le regard du peuple, prêts à s'affronter; quelques instants plus tard, l'homme originaire de Plymouth donna un tel coup sur la poitrine de l'homme originaire de Portsmouth que ce

dernier cracha du sang et dit en s'essuyant les lèvres: Bien joué!
- Ils se remirent en garde et l'homme originaire de Portsmouth assena un tel direct du droit à l'homme originaire de Plymouth que ce dernier, les yeux révoltés, tomba à la renverse en disant: Pas mal non plus! - Le peuple, qui faisait cercle, se mit à pousser des cris d'allégresse, et tandis qu'on emportait le cadavre de l'homme originaire de Plymouth touché à l'abdomen, l'homme originaire de Portsmouth fut déclaré vainqueur. - Mais on raconte que l'homme de Portsmouth mourut le lendemain d'une hémorragie.

De la réflexion

Un paradoxe

Partout on porte aux nues l'utilité de la réflexion, surtout la longue et froide réflexion précédant l'action. Si j'étais espagnol, italien ou français, les choses pourraient en rester là. Mais comme je suis allemand, je pense que je tiendrai un jour ce discours à mon fils, surtout s'il devait se destiner au métier des armes.

« Sache que la réflexion est beaucoup plus profitable quand elle se situe *après* plutôt qu'*avant* l'action. Si elle intervient avant ou à l'instant de la décision, elle ne fait, semble-t-il, que troubler, freiner et contrecarrer la force nécessaire pour agir, qui jaillit de la splendeur du sentiment; alors qu'après, une fois l'action achevée, on peut l'utiliser aux fins où elle a été en fait donnée à l'homme, celles de se rendre compte des erreurs et des faiblesses commises dans le cours de l'action et de tempérer le sentiment pour d'autres occasions à venir. La vie est un combat avec le destin, et il en va de l'action comme de la lutte. À l'instant précis où il prend son adversaire à bras le corps, l'athlète n'a d'autres ressources que de procéder selon ses seules intuitions du moment; et celui qui voudrait calculer quels muscles il doit tendre et quels membres il doit faire bouger pour vaincre se mettrait inmanquablement en situation d'infériorité et irait droit à la défaite. Mais après, qu'il ait triomphé ou qu'il soit à terre, il peut être utile et opportun pour lui de se demander par quelle prise il a renversé son adversaire, ou quel blocage de la jambe il aurait dû lui opposer pour rester debout. Celui qui ne prend pas la vie à bras le corps comme ce lutteur et n'éprouve pas, ne ressent pas dans tous ses membres les méandres du combat, les résistances, les pressions, les esquives et les réactions: celui-ci n'imposera jamais ce qu'il veut, dans aucune discussion; encore moins dans une bataille. »

x.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Petits écrits. Essais, Chroniques, anecdotes et poèmes. (Œuvres complètes (tome 1)) Traduction et notes de Pierre Deshusses. Poèmes traduits par Jean-Yves Masson et Pierre Deshusses. Préface de Georges-Arthur Goldschmidt. Éditions Gallimard, 1999.)

A MARIE VON KLEIST [Berlin, été 1811]

La vie que je mène, depuis votre départ et celui d'Adam Müller est décidément trop triste et trop vide. Il faut dire aussi que j'ai perdu un peu contact, ces derniers temps, avec les deux ou trois maisons que je fréquentais ici, et que je suis presque chaque jour chez moi, du matin jusqu'au soir, sans voir personne qui me dise ce qu'il en est du monde. Vous avez le recours de votre imagination et vous convoquez dans votre chambre ce qui, aux quatre coins du monde, vous est cher et précieux. Mais cette consolation, sachez-le, l'être indiciblement malheureux que je suis doit y renoncer. En vérité, aucun écrivain n'a peut-être encore été dans une situation aussi particulière. Aussi active que soit mon imagination en face du papier blanc, aussi nets dans leur contour et leur couleur que soient les personnages qu'elle fait alors surgir, autant j'ai de difficulté, voire régulièrement de douleur, à me représenter ce qui est réel. C'est comme si cette lucidité de mon instinct créateur, déterminée dans toutes ses prémisses, m'entravait à l'instant même de passer à l'acte. Je ne peux, troublé par une profusion de formes, parvenir à aucune clarté dans la vision intérieure; l'objet, je ne cesse de le sentir, n'est pas un objet de l'imagination; c'est avec mes sens que je voudrais, dans sa présence véritable et vivante, le pénétrer et le saisir. Quiconque en ce domaine pense différemment me paraît tout à fait inintelligible; il faut qu'il ait fait des expériences absolument divergentes de celles que j'ai faites. La vie, avec ses revendications pressantes, toujours renouvelées, écartèle déjà deux âmes dans des directions si diverses au moment de leur contact, combien plus encore lorsqu'elles sont distantes. Inutile de songer à un rapprochement possible; et tout ce qu'on peut gagner, c'est de rester au point où on en est. Et puis, dans les moments de contrariété et de tristesse comme il y en a tant de nos jours, la consolation fait totalement défaut. Bref, depuis que Müller est parti, c'est comme s'il était mort pour moi, et j'éprouve à son sujet le même chagrin, et si je ne savais pas que vous allez revenir il en irait de même de vous.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Correspondance complète 1793-1811. Traduit de l'allemand par Jean-Claude Schneider. Éditions Gallimard, 1976.)

A ULRIKE VON KLEIST

Satisfait et serein comme je le suis, je ne puis mourir sans m'être réconcilié avec le monde entier et par conséquent, et avant tous les autres, avec toi, ma très chère Ulrike. Laisse-moi, ce jugement sévère contenu dans ma lettre à Marie, le retirer; en réalité tu as fait pour moi, pour me sauver, ce qui était au pouvoir, je ne dirai pas: d'une sœur, mais: d'un être humain. La vérité, c'est qu'on ne pouvait pas m'aider sur terre. Et maintenant adieu; que le ciel t'accorde une mort

rien qu'à moitié semblable à la mienne, quant à la joie et à la sérénité indicible qui l'emplissent: c'est le vœu le plus sincère et le plus profond que je puisse formuler pour toi.

A l'auberge de Stimming, près de Potsdam.
Le ... - au matin de ma mort.

Ton
Heinrich.

(Quelle: Heinrich von Kleist. Correspondance complète 1793-1811. Traduit de l'allemand par Jean-Claude Schneider. Éditions Gallimard, 1976.)

**A Adolfine Henriette Vogel
[« Litanies de la mort »]**

Ma Jettchen, mon petit cœur, ma chérie, ma petite colombe, ma vie, ma chère et douce vie, lumière de ma vie, mon tout, mon avoir et mon bien, mes châteaux, champs, prairies et vignobles, ô soleil de ma vie, soleil, lune et étoiles, ciel et terre, mon passé et mon avenir, ma fiancée, ma fille, ma chère amie, le fond de mon cœur et le sang de mon cœur, mes entrailles, la prunelle de mes yeux, ô, bien-aimée, comment te nommer? Mon trésor, ma perle, ma pierre précieuse, ma couronne, ma reine, mon impératrice. Toi la chère enfant gâtée de mon cœur, ce que j'ai de plus cher et de plus haut, mon tout et mon chacun, mon épouse, mes noces, le baptême de mes enfants, ma tragédie, ma gloire posthume. Ah, tu es un deuxième et meilleur moi-même, mes vertus, mes mérites, mes espoirs, le pardon de mes péchés, mon avenir et ma félicité, ô petite fille céleste, enfant de Dieu, mon intercesseur et mon avocate, mon ange gardien, mon chérubin, mon séraphin, combien je t'aime! -

[Berlin, nov. 1811]

(Quelle: Heinrich von Kleist. Correspondance complète 1793-1811. Traduit de l'allemand par Jean-Claude Schneider. Éditions Gallimard, 1976.)